

Lecture biblique : Marc 2,23-28

Un jour de sabbat, Jésus traversait des champs de blé. Chemin faisant, ses disciples se mirent à cueillir des épis. Les pharisiens disaient à Jésus : « Regarde, pourquoi tes disciples font-ils ce qui n'est pas permis le jour du sabbat ? » Jésus leur répondit : « N'avez-vous jamais lu ce que fit David, un jour où il se trouvait dans le besoin, parce que lui-même et ses compagnons avaient faim ? Il entra dans la maison de Dieu au temps du grand-prêtre Abiatar et il mangea les pains offerts à Dieu, que nul n'a le droit de manger sinon les prêtres. Et David en donna aussi à ses compagnons. » Jésus leur dit encore : « Le sabbat a été fait pour les êtres humains et non les êtres humains pour le sabbat. Voilà pourquoi le Fils de l'homme est maître même du sabbat. »

Prédication

« Ce n'est pas permis de... » Voilà le genre de phrases qui, pour beaucoup de gens, et j'en ai fait partie, résume en quoi consistent les religions, le religieux de manière générale. Soit un ensemble d'interdits à ne surtout pas transgresser et de règles à suivre si possible à la lettre. « Ce n'est pas permis de... », ou encore, « il est obligatoire de... » : il faut absolument faire les choses de telle manière, sinon, ça va mal se passer. Et il faut bien reconnaître que souvent les autorités religieuses, ou plus simplement des personnes qui s'arrogent une autorité et un pouvoir sur les autres, ne font rien pour dissiper cette vilaine image de la religion.

Juste avant notre épisode, ce sont les pharisiens, ces religieux juifs particulièrement scrupuleux, qui s'étonnent de voir que les disciples de Jésus ne jeûnent pas. Et il n'est pas exclu de déceler dans leur interrogation un soupçon de reproche, voire de mépris. Comment ça, ils ne jeûnent pas ?

Cela tombe à point nommé, en pleine période de Carême, ces 40 jours pendant lesquels nombre de nos frères et sœurs chrétiens se préparent à célébrer la fête de Pâques. Des prêtres catholiques témoignent de l'engouement retrouvé pour le Carême, notamment auprès d'une certaine jeunesse, mais aussi des malentendus

à dissiper quand les questions récurrentes seront surtout du genre : de quoi faut-il se priver, à quel rythme, qu'a-t-on le droit de manger etc. En somme : qu'est-ce qu'il n'est pas permis de faire pendant le Carême ?

En ce jour de sabbat, jour de repos hebdomadaire consacré à Dieu, si les pharisiens interpellent à nouveau Jésus à propos du comportement de ses disciples, ce n'est pas tant parce qu'ils mangent des épis de blé, que parce qu'ils les arrachent, une activité pouvant être assimilée à un travail agricole. Or, il n'est pas permis de travailler le jour du sabbat. Qu'est-ce qu'ils sont fatigants, ces pharisiens !

Mais Jésus garde son calme, il leur répond en allant sur leur terrain, celui de l'Écriture sainte. Il leur réplique, en bon Juif, en se référant au texte biblique – j'allais presque dire : en bon protestant, si ce n'était anachronique. Toutefois, ce n'est pas pour produire une exégèse historico-critique ultra-pointilleuse, mais il va chercher un épisode dont il va garder ce qui l'intéresse et qui va lui servir. Un épisode pas si connu de la vie du roi David, quand celui-ci n'était encore qu'un fugitif, en butte à la paranoïa du roi Saül, auquel il allait bientôt succéder. David, tenaillé par la faim, était alors entré dans la maison de Dieu, et lui et ses compagnons avaient mangé les douze pains de l'offrande, ces gâteaux de farine qui étaient présentés à Dieu une semaine durant, avant d'être remplacés, et que seuls les prêtres, alors, pouvaient consommer (1 S 21,2-7).

Si David a pu prendre de telles libertés avec les prescriptions rituelles de la loi de Moïse, sans que dans la Bible on trouve à y redire, pourquoi pas Jésus ? Et ce faisant, Jésus remet, non pas, comme dit l'expression, l'Église au centre du village – surtout pas ! – mais l'humain au centre. L'humain, au cœur de tout ce que nous sommes appelés à vivre, y compris en Église. Le sabbat a été fait pour les êtres humains et non les êtres humains pour le sabbat. L'humain comme finalité de toutes nos pratiques dites religieuses. Et la *faim* justifie les moyens. Alors, s'il y a besoin de manger, on prendra, si nécessaire, les petits pains destinés à Dieu et réservés aux seuls prêtres.

Imaginez un instant que quelqu'un entre dans le temple, qu'il ait faim, et que tout ce que nous ayons à lui donner, ce soit le pain de la sainte cène. Allons-nous le lui refuser ? J'ose espérer que non, et ce pain n'en sera que davantage sanctifié. Et l'on pourra même lui offrir une rasade du fruit de la vigne pour faire descendre tout ça.

Peut-être me trouvez-vous un peu désinvolte, mais il faut bien faire contre-poids à tous les pharisaïsmes. De toute évidence, Jésus lui-même était plutôt libéral. Il n'était pas le seul, d'autres rabbins de son temps avaient des vues moins étriquées que les pharisiens de notre texte. Pour autant, cela ne veut pas dire qu'il récuse le sabbat, qu'il considère que l'on peut désormais s'en abstenir, que ça ne vaut plus rien. Au contraire, il rend au sabbat sa grandeur, sa dignité, il lui restitue son intention initiale. Et en particulier, il rappelle que celui-ci est au service de l'humain, et non l'inverse. Le sabbat est un cadeau, pas un fardeau.

Je vous lis par exemple ce que l'on trouve en Ex 23,12 : « Tu as six jours dans la semaine pour accomplir ton ouvrage, mais le septième jour, tu cesseras toute activité, afin que ton bœuf et ton âne se reposent, et que les serviteurs et les immigrés reprennent leur souffle. » Ce n'est pas si compliqué, il n'y a pas de quoi couper les cheveux en quatre. Sauf à vouloir se donner de l'importance, en se permettant de juger les autres, de les pointer du doigt en catégorisant les bons et les moins bons croyants...

Dans la Torah, l'institution du sabbat est parfois référée à la sortie d'Égypte, la maison de servitude : le sabbat est alors synonyme de liberté. Il symbolise et donne d'éprouver la libération de l'esclavage, la libération du labeur incessant et de l'affairement, la libération aussi, pourquoi pas, des jugements qui enferment, pour offrir à la place une pause salutaire. Mais le sabbat trouve aussi son origine dans l'œuvre créatrice de Dieu, laquelle s'achève par un jour de repos. Si Dieu s'est reposé, selon le texte de la Genèse, nous pouvons bien en faire autant, le septième jour. La question devrait toujours être : de quoi avons-nous besoin ? Si

ce n'est pas forcément de pain, peut-être avons-nous simplement besoin de repos, de sabbat.

J'ai eu le bonheur récemment de faire la connaissance d'une communauté juive libérale qui se réunit à l'Institut protestant de théologie, et de vivre avec eux l'entrée en shabbat. On trouve sur leur site internet la phrase suivante : « La Loi est là pour servir les Hommes, non pour les asservir et elle doit être constamment repensée, réinterprétée, réétudiée. » Il me semble que la façon joyeuse et pleine de sens dont ils vivent le shabbat n'est pas si éloignée de ce que dit Jésus dans notre passage.

Bien sûr, nous autres chrétiens ne suivons plus la tradition juive du sabbat. Même le dimanche, le jour du Seigneur, est loin d'en être l'équivalent. De sorte que nous pourrions ne pas nous sentir concernés. Les protestants, en particulier, sont parfois fiers d'affirmer qu'ils se sont émancipés des pratiques excessivement rituelles et superstitieuses. Au point même que ça devient compliqué ne serait-ce que de parler du Carême.

Chez nous autres protestants, on ne fait pas le Carême, un point c'est tout. Le mot lui-même est presque tabou. Le Carême, « ce n'est pas permis ». J'exagère à peine. On aura vite fait de sacraliser notre refus du sacré. Nul n'est à l'abri de sécréter à nouveau du religieux, de reproduire du sacré en sanctuarisant des pratiques qui ne sont le fruit que de simples habitudes. Autrement dit, pour être parfaitement clair : les pharisiens, ce ne sont pas toujours les autres.

Et de quoi Jésus vient-il nous sauver, si ce n'est de notre besoin de religieux compris en ce sens ? De quoi veut-il nous libérer, sinon de notre penchant pour le sacré, de notre tendance à fabriquer, encore et toujours, du sacré intouchable, inviolable ? Et l'on en viendra alors à se disputer pour savoir ce qui est pur ou impur, juste ou mal. Est-il licite de communier avec des hosties, d'entendre autre chose que de l'orgue au culte, de retirer des bancs, ou que sais-je encore...

Le Fils de l'homme, c'est-à-dire Jésus, est maître même du sabbat. À plus forte raison il est seigneur et maître de nos pratiques religieuses, comme de nos textes saints, dont il dévoile l'intention véritable : mettre l'humain au centre. Le Fils de l'homme, c'est une expression que l'on trouve dans le livre de Daniel, et qui était progressivement devenue un titre messianique. Jésus l'affectionne particulièrement pour parler de lui-même. Peut-être parce qu'elle ne le met pas à l'écart de notre humanité partagée.

En même temps, cette autorité du Fils de l'homme, il la met au service de notre libération. S'il est notre Seigneur, le maître de nos vies, ce n'est pas pour les borner dans les limites étroites et étouffantes d'une loi nouvelle, avec toute son inflexible rigidité. Ce n'est pas pour susciter parmi nous de nouveaux pharisiens, encore que l'histoire, malheureusement, nous offre bien des preuves du contraire. Mais c'est pour nous rendre maîtres, à notre tour, de ce qui tendrait à nous aliéner. C'est pour que nous ne retombions pas de notre plein gré sous le joug de nouvelles dispositions absurdes, mais tellement rassurantes, tant elles donnent l'illusion d'être en règle.

Dans l'épisode qui suit immédiatement celui-ci, et qui se déroule également un jour de sabbat, à la synagogue, Jésus pose la question suivante à la cantonade, juste avant de guérir un homme à la main paralysée : « Qu'est-il permis le jour du sabbat ? de faire le bien ou de faire le mal ? de sauver la vie d'un être humain ou de le tuer ? » (Mc 3,4) Il sait que la plupart réprouvent ce qu'il s'apprête à faire, dès lors qu'il n'y a pas d'urgence vitale à soigner ce malheureux, et leur silence éloquent le met en colère. Car la réponse devrait être évidente. Qu'est-ce qui ne nous est pas permis, sinon d'ignorer notre prochain et son besoin, sinon d'oublier de l'aimer ?